





SOMMAIRE



Couverture - Marc Auger

3- Groupie à Jamais - Michel Gingras

13, 14- CD Country - Valérie Bédard

15- Un Grand moment de la Bible - Valérie Bédard

16- Découpures de Journal de Matante Valérie

17- L'Halloween 1988 de Charles-Étienne - Guillaume Marchand

24- Batman dessiné à 10 ans par Jean Poirier

25, 26- Aquarelles de Star Trek - Alain Jetté

27- D'un monde à l'autre - Lily Faure

30- Le piège à la con - Mario Giguère

30- Couverture arrière - Marc Auger



GROUPIE À JAMAIS!

Maude fut réveillée par la lumière du jour qui filtrait à travers les rideaux de la baie vitrée. Ses paupières de plomb s'ouvrirent et ses yeux s'adaptèrent peu à peu à la clarté. Ils papillotèrent pour s'assurer qu'elle ne rêvait pas et que tout ça était bien réel. Ça l'était. Ses souvenirs refirent surface et elle reconnut l'endroit.

Nue et transpirant le sexe, elle était toujours cachée sous les couvertures en soie rouge de ce lit à quatre places fait sur mesure. Une douleur à la tête lui rappela cette nuit de félins en rut. Sans contredit, la fiesta *numero uno* de sa vie. À vingt-cinq ans, elle avait réalisé le rêve de plusieurs filles de son âge. Celui de rencontrer LA rock star. La veille, Maude avait été choisie parmi les spectatrices, et les amies qui l'accompagnaient avaient crevé de jalousie. Maude allait pouvoir également clouer le bec à sa belle-sœur avec le récit de son aventure. Cette garce qui lui empoisonnait la vie aurait tant voulu être présente au concert, mais elle était de garde à l'hôpital ce soir là. Bien fait pour elle, se dit Maude. Tout comme elle, sa belle-sœur était une fan finie des Muddy Boots, le groupe rock de l'heure révélé à l'émission Canadian Star.

Maude suivait les musiciens depuis leur tout début et ne ratait jamais une occasion d'assister à l'une de leurs prestations. À chaque fois, Maude entretenait l'espoir de les rencontrer en arrière-scène. Son copain ne raffolait pas de cette formation. Cependant, il laissait son amoureuse aller la voir pendant qu'il restait à l'appartement avec leur petite fille.

Pour arriver à ses fins, Maude s'assurait toujours d'avoir un siège dans la première rangée pour capter l'attention de son beau Dean «Disturbed » Thayer, le chanteur du groupe. Ce soir-là fut le bon et son rêve, ainsi que celui d'autres admiratrices, devint réalité. Durant le spectacle, Dean désigna les heureuses élues à son roadie. Sitôt le rappel terminé, ces dernières restèrent devant la barrière séparant la foule des agents de sécurité avant qu'on ne vienne les chercher.

À son réveil, Maude croyait être seule, mais une rousse avait étendu sa nudité sur le canapé de suède placé le long du mur près de la porte. Encore ivre, présuma-t-elle. Elle ignorait combien d'heures s'étaient écoulées. Le cadran affichait onze heures trente. Les autres groupies et leur chéri devaient sans doute être descendus au rez-de-chaussée. Elle fut tout de même surprise, car ils avaient bu de la bière et fumer de l'herbe autant qu'elle. Malgré son cerveau en compote, elle songea à les rejoindre.

Avant de le faire, Maude examina plus en détail le décor de la chambre de cette villa, le temps lui ayant fait faux bond la veille. La soirée s'était déroulée à un train d'enfer. Poussé à l'extrême en cet endroit, l'art occupait la majorité de l'espace. D'abord, des tableaux lesbiens ornaient les murs. Puis, des sculptures de filles y évoquaient des fantasmes sexuels particuliers. Pour sûr, l'artiste débordait d'une imagination sans retenue : une femme à deux têtes (une première au niveau des épaules et une seconde à l'emplacement de la vulve), une femme sans jambe avec quatre seins sur la poitrine et une bouche sur chaque joue, une autre dont la mâchoire était remplacée par un vagin et les mains par des pieds, et finalement, deux corps soudés par le dos. D'habitude, il en fallait plus à Maude pour lui lever le cœur, mais là, ces sculptures choquaient par leur réalisme décadent. Par moment, elle croyait même qu'on la dévisageait. Comme si ces œuvres avaient une âme. C'est fou l'effet que peuvent faire des yeux de verre, se dit-elle. Malgré tout, Maude ne pouvait s'empêcher de ressentir un profond sentiment de malaise. Qui peut-on être pour apprécier de telles choses ? Aimer les films d'épouvante et appliquer ce

genre de thématique sur scène est une chose, mais de meubler sa chambre avec de telles atrocités en est une autre. Pourtant, elle ne devrait pas se surprendre de l'excentricité de son idole qui était connue de tous via son site Internet.

Dégoûtée, Maude s'empressa de détourner son regard de ce musée des horreurs et se leva avec difficulté. En posant les pieds sur l'épaisse moquette, elle fut prise d'étourdissements. L'espace d'un instant, elle oublia presque sa cuite de la veille, trop absorbée par ce qu'elle venait de voir. Outre son mal de tête, elle avait le cul en feu, mais essaya de ne pas trop y penser. Son corps était à peine remis de cette soirée agitée. Elle s'imposa des efforts pour rester debout en s'appuyant sur le montant du lit, puis se dirigea en zombie vers la salle de bain située au fond de la chambre. Elle se disait que changer de décors lui ferait le plus grand bien.

À contrecœur, elle passa devant les sculptures et fronça les sourcils. De cette distance, le souci du détail était encore plus saisissant. Outre leur regard, elle remarqua l'aspect terriblement réaliste de la peau. Curieuse, elle hésita, puis approcha sa main. Ses doigts caressèrent une texture douce comme un véritable épiderme humain. Elle les retira aussitôt. Avec horreur, un doute s'immisça. *Est-ce Dean qui les aurait...?* Non, non. Honteuse, elle chassa aussitôt cette pensée. Maude se trouvait bête d'avoir supposé une telle chose. Elle se dit que les contacts que Dean entretenait avec des artisans de maquillage d'effets spéciaux y étaient sûrement pour quelque chose. Leur travail était remarquable. Elle poussa un soupir de soulagement. De toute évidence, Dean avait vraiment des goûts étranges.

Le trajet que Maude devait faire pour parvenir à la salle de bain équivalait à la longueur de son logement. Après y être arrivée, et sachant qu'elle ne pouvant rien faire pour soulager son anus, sinon attendre que la douleur passe, Maude jeta un coup d'œil dans la pharmacie à la recherche d'une pilule pour calmer sa migraine. Elle saisit un contenant de Tylenol et avala trois comprimés.

Maintenant, où avait-elle donc mis ses vêtements ? Ou devrait-on dire : où les avait-elle lancés? Dans l'empressement, ils avaient volé dans tous les sens.

Après une courte recherche, elle les trouva. Elle enfila petite culotte, brassière, mini-jupe et un T-shirt à l'effigie de *Hello Kitty*. Elle jeta un dernier regard à la rouquine ronflant dans son vomi, puis gagna le couloir-galerie au décor très chic. Des disques d'or garnissaient un mur. Elle le suivit et descendit un escalier à double révolution qui menait au rez-de-chaussée. Une rumeur en provenance de la salle à manger se faisait entendre et elle bifurqua dans cette direction.

Son hôte, dans la fleur de l'âge, portait une robe de chambre de soie aux couleurs de la Voie lactée. Il se montrait sous un autre jour sans ses accoutrements en cuir clouté. Un écart de dix ans les séparait, mais Maude ne s'en formalisait pas du tout. Il était craquant et ça suffisait. Seul à la table, il se tourna vers elle. Une tasse remplie de café encore fumant reposait devant lui. Une télévision dans une alcôve diffusait un bulletin de nouvelles. Maude décida de rester debout.

— Ah, te voilà enfin ! Puis, pas trop raquée ? Demanda-t-il narquois.

— Euh, non, ça va, dit-elle en jouant avec une mèche de cheveux.

Maude n'allait pas lui révéler qu'elle n'avait pas l'habitude de ce genre de soirée et que les effets se faisaient encore ressentir. Elle craignait trop de le décevoir.

— On s'est vraiment bien éclaté, hein ?

— Oui, pas mal. Euh...

— Qu'est-ce qui a, *sexy* ?

— Les sculptures en haut... C'est quoi au juste ?

— Ah ! Moi qui croyais que tu voulais qu'on remette ça, dit-il sourire en coin. Mes œuvres t'inquiètent ? Après toutes mes mises en scène morbides en spectacle, tu es traumatisée par mes goûts en sculptures ?!

— Euh, non, c'est pas ça, mentit-elle. Je savais que tu étais *weird*. Mais je m'attendais pas à ça et me demandais juste qu'est-ce que tu trouves de beau là dedans.

— J'espère, *sexy*, que tu n'as pas pensé que j'aurais pu...

— Non, non.

Elle mentait pour la seconde fois.

— Super ! La plupart de mes visiteurs ont mal au cœur en les voyant et s'imaginent que c'est moi le fou qui les ai faites. Même si ça aurait été cool pareil que j'en sois l'auteur. Les autres filles ont fait le saut aussi à matin. Moi ça me fait bien rire. Mais pour répondre à ta question, il n'y a pas vraiment de raisons particulières pour avoir ça chez moi. J'aime leur originalité et leur réalisme, c'est tout. En fait, c'est Jürgen Henriksen, un sculpteur *underground* allemand qui les a faites. On croirait des vraies personnes, hein ?

— Euh, oui, pas mal même. Mais on n'a jamais entendu parler de lui par exemple.

— C'est normal que tu ne le connaisses pas, *beauté*. Il n'est pas vraiment connu à l'extérieur de son pays. En fait, c'est lors d'une tournée à Berlin que j'ai découvert son art. On m'en avait glissé un mot, puis j'ai appris qu'il y avait une exposition sur lui et j'y suis allé par curiosité. J'ai trouvé ça cool, inusité et marginal. Il était sur place et je l'ai rencontré. Je lui ai demandé s'il pouvait m'en vendre quelques-unes et il a accepté.

— Méchant fêlé ce Éricsson, fit-elle avec un sourire stupide.

— Henriksen, ma jolie, corrigea-t-il.

— Ouais. En tout cas, c'est pas facile la vie d'artiste.

— C'est sûr. Hey, mais on parle, on parle et j'oublie les politesses. On a terminé de déjeuner depuis un moment et les filles sont parties visiter, mais je peux demander à Gérard de te servir quelque chose... As-tu faim ? Veux-tu un muffin ? Des toasts ?

— Euh, je sais pas.

— Allez, tu peux prendre ce que tu veux, *sexy*, rien ne manque ici. Et assis-toi voyons!

Elle préféra ménager son postérieur et rester dans l'encadrement de la porte. Même si elle s'était faite à l'idée, le goût de Dean pour ses sculptures la rendait mal à l'aise. Elle revoyait ces images dégoûtantes et se trouvait niaiseuse d'être là à l'écouter comme une deux Watts. Oui, il possédait un charme de Casanova, mais elle avait eu ce qu'elle voulait : du sexe avec son idole. Maintenant il était temps qu'elle rejoigne son amoureux et sa petite fille. Quitter cet endroit bizarre, loin de ce qu'elle s'imaginait. Bien qu'elle fut magnétisée, elle osa:

— Non, je crois que je vais partir. Je...

— Déjà ? Pourtant hier tu te faisais pas prier pour rester. Mais là, le party est fini et madame veut s'en aller. Reste un peu voyons ! Profitons du fait qu'on soit sobre tous les deux pour jaser.

Bien sûr, durant la soirée Maude démontra de l'assurance, mais elle savait très bien que les substances prises la veille l'avaient dépourvue de toute gêne.

— Non, c'est pas que c'était pas le fun et que je m'ennuie, c'est juste que...Je dois retourner voir ma fille et mon chum.

— Arrête moi ça ! Tu viens de te lever. Prends-toi au moins un jus ! C'est pas une couple d'heures qui vont faire la différence. Tu les appelleras tantôt pour les rassurer. De toute façon, ils doivent savoir que tu dors encore à cette heure-ci. Tu m'as dit hier avoir averti ton chum que tu coucherais chez une amie qui reste proche du stadium à cause que tu serais trop saoul pour conduire.

— Ouais, OK. Un jus d'orange alors.

— Bon ! Là tu parles !

Dean se leva, ouvrit le réfrigérateur, sortit une pinte d'Orange Plus, en versa dans un verre, puis le lui remit avant de se rasseoir. Maude s'adossa au mur et prit une gorgée de jus.

— Je vais te faire visiter et ensuite tu pourras partir ou appeler ton copain. Ça te va ?

— OK, dit-elle embarrassée.

— Good.

Elle termina de boire. Il se mit debout et elle l'accompagna. Ils se rendirent jusqu'à une porte située sous l'escalier.

— Tu vas voir mon antre secret. C'est le seul endroit où je peux m'isoler et avoir la paix. J'y entrepose tous les produits à mon effigie et personne n'a le droit d'y mettre les pieds à part moi. C'est mon musée privé. Les domestiques et le jardinier n'y ont pas accès. Il y a aussi une petite chambre où je passe parfois la nuit.

— OK.

— Ouais. Ça fait du bien des fois de prendre ses distances. Quand je reste trop longtemps dans ma propriété, je deviens fou. On dirait que je vois des paparazzis partout.

— Et j'ai ce privilège ? Celui de voir cette pièce je veux dire.

— Oui. Les autres filles l'ont pas vue et, je sais pas, je te trouve spéciale et j'ai le goût de te la montrer.

— C'est gentil.

— Je ne l'ai pas dit aux autres, mais c'est toi qui pétais le score au lit hier soir. Puis c'est pour ça que je te fais cet honneur. Tu vois que ça valait la peine que tu restes.

— Ouais.

Il inséra la clé dans la serrure, ouvrit la porte, puis ils descendirent. Ils parcoururent un long couloir dans lequel des torches, glissées dans des socles de fer fixés aux parois des murs, étaient entrecoupées de boucliers et s'alignaient de chaque côté.

— J'ai toujours adoré le moyen âge, avoua-t-il.

— J'aime ça aussi.

— Ça me surprend pas. J'ai pas connu beaucoup de filles qui n'aimaient pas ça.

Le couloir s'ouvrit sur une salle en dalles de pierre. Maude fut horrifiée par ce qu'elle vit ensuite. À part des illustrations collées au mur montrant l'anatomie humaine comme dans les manuels de biologie, des outils chirurgicaux et des seringues étaient éparpillés sur un bahut. À proximité du meuble massif, une table d'opération munie de sangles en cuir était souillée de sang et d'autres matières. Le torse d'une fille sans tête et démembrée avec violence y reposait. Le travail avait été, sans contredit, exécuté avec la hache dont la lame était toujours enfoncée dans le bois de la table. Plus loin, des bocal remplis de formol renfermant les têtes de victimes, s'alignaient sur une étagère, alors que sur une autre, s'étaient plusieurs flacons de produits pharmaceutiques. Au plafond, le long des dalles murales, étaient suspendus des crochets sur lesquels du sang avait coagulé. L'éclairage de cette salle de boucherie provenait de flambeaux fixés aux parois. Dans un coin, Maude reconnut les corps sans vie des filles de la veille, étendues nues sur le sol glacial. Leurs yeux tournés vers le haut témoignaient d'une terreur sans nom.

Maude flageola. Elle voulait crier, vomir, ou les deux, mais seul un hurlement strident sortit de ses poumons. Incontrôlable, son urine coula. La groupie se reprocha de ne pas avoir fiché le camp. Au lieu de cela elle découvrait le vrai visage de son idole. Maude se retourna vivement pour s'enfuir, mais son hôte lui bloquait l'issue. Prise au piège, elle tenta de le raisonner :

— Laisse-moi partir, OK. Je te jure que je vais rien dire à personne ! Pas même à la police !

— Non, mais tu me prends pour un idiot ? Tu n'iras nulle part, ma belle. Même que tu devrais te compter chanceuse, parce que ton rêve de côtoyer une star va se réaliser, et tu vas être avec moi pour la vie. Crois-moi, y en a plusieurs qui feraient tout pour être à ta place.

— Laisse-moi partir ! J'ai un enfant qui m'attend ! Je te jure que je dirai rien à personne ! S'il te plaît...S'il te plaît...lance-t-elle aux bords des larmes, prononçant avec difficulté les derniers mots.

— Arrête de pleurnicher ma jolie. Je vais pas trop t’abimer et te promets que tu vas être ma plus belle création.

— Merde! Mais tu es vraiment malade ! Lui hurle Maude, les yeux mouillés.

— Ça, tu vois, c’est une question de point de vue. Les artistes sont souvent des incompris.

Reculant lentement, Maude continua ses supplications :

— Je t’en supplie, je vais faire tout ce que tu veux, mais, s’il te plaît, tue-moi pas...Je t’en supplie.

— Ne t’inquiète pas. Le jus va bientôt faire effet, puis tu vas dormir et ne ressentiras plus rien...

Se trouvant maintenant près du bahut, et poussé par l’instinct de survie, Maude tenta de s’emparer du premier outil qui lui tomberait sous la main, afin de blesser son ennemi, lui trancher la gorge ou n’importe quoi qui lui permettrait de déguerpir. Ses doigts se refermèrent sur le manche d’une paire de ciseaux chirurgicaux. Malheureusement, au moment où elle s’apprêtait à se servir de l’instrument pour se défendre, son corps décida de l’abandonner. L’effet du jus faisait son petit effet dans l’organisme de Maude.

Elle se mit à vaciller. À l’aide de sa main libre, elle tentait de maintenir son équilibre du mieux qu’elle le pouvait en cherchant appuie sur le bahut ou sur le mur situé à sa gauche. Elle réussissait néanmoins à s’approcher peu à peu de son hôte, en s’appuyant sur ce qu’elle pouvait.

Toujours immobile dans le cadre de porte, le rockeur savourait déjà le moment où cette poupée désarticulée s’effondrerait à ses pieds. Quelques centimètres les séparaient. Apparemment, pas assez pour lui faire peur, même si elle tenait toujours l’outil tranchant. Il savait qu’elle était faible maintenant, et qu’elle ne représentait aucune menace pour lui; dans quelques secondes, tout serait terminé. Au moment où Maude s’évanouissait enfin, le rockeur affichait un sourire carnassier.

Mais, soudain, ce sourire s'effaça. L'expression de son visage changea. Il blêmit. Ses yeux s'agrandirent d'horreur. En tombant, même de façon maladroite, Maude avait basculé sur lui, le bras droit tendu dans les airs. Celui dont la main tenait les ciseaux. La star tenta d'esquiver le coup, mais durant sa dernière lueur de conscience, Maude réussit néanmoins à s'agripper à l'un des bras de celui auquel elle avait voué tant d'admiration. La pointe fermée des ciseaux pénétra l'œil droit de la star, puis s'enfonça comme dans une tomate bien mûre. Un écoulement de fluide blanc jaunâtre, mélangé à du sang, s'écoulait de l'orbite. Le rockeur poussa un gémissement. Poussé par l'élan de Maude, il bascula vers l'arrière, perdit l'équilibre, puis tomba raide sur le dos.

Figés dans la tête du moribond, les poignées des ciseaux pointaient vers le plafond, grotesques, comme s'ils avaient poussés là, tandis qu'une cascade de sang et de fluide continuait de se déverser. Elles restèrent dans cette position pendant un dixième de secondes, car Maude s'affalait déjà sur l'estropié. Son corps enfonça les ciseaux profondément dans la boîte crânienne du rockeur, mettant définitivement fin à ses souffrances.

Les cadavres furent découverts une semaine plus tard.

Michel Gingras

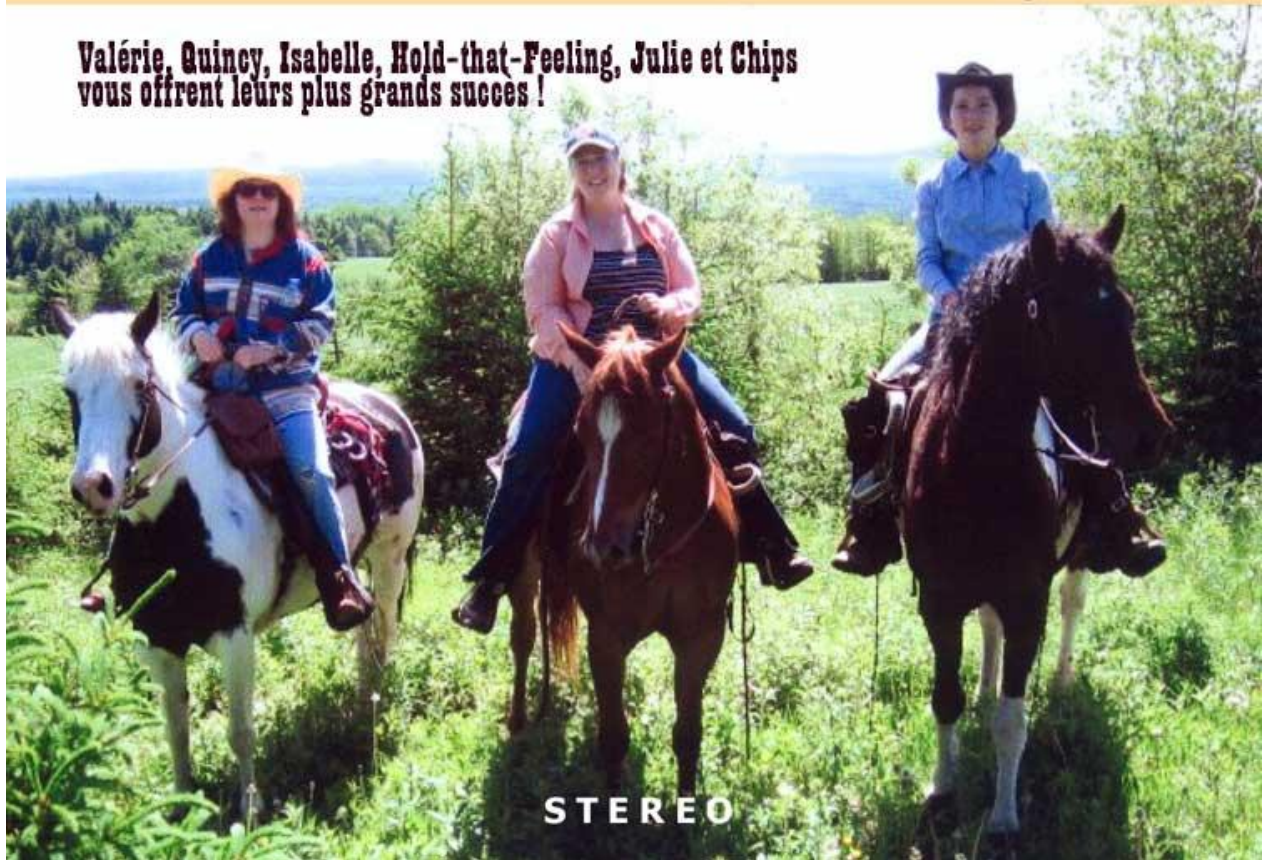


VALERIE BEDARD



Les Cow-Girls chantent le countrey

**Valérie, Quincy, Isabelle, Hold-that-Feeling, Julie et Chips
vous offrent leurs plus grands succès !**



Les Cowgirls chantent
leurs plus grands succès
country-western :

CHÉRI JE T'AIME AUTANT QUE MON CHEVAL
LA COWGIRL CRISSE LE CAMP DE LA MONTAGNE
LE MAUDIT COUGAR À MARDE
L'EX À JULIE, ON L'HAÏT
MON CHEVAL EST MORT CE DIMANCHE
C'EST BEAU UN PICK-UP
AMENEZ-EN DES JUMENTS PIS DES POULAINS
SILVER, C'EST LE MEILLEUR
MON ÉTALON EST PLUS BEAU QUE LE TIEN
LA VOISINE EST FOLLE
NON, MA JUMENT N'EST PAS UNE AGACE
LE CHEVAL DE LA VOISINE EST LETTE EN OSTIE
ÇA FERA PAS DES POULAINS FORTS
YOU'RE GONNA SEE THE FIGTHING SIDE OF ME IF YOU INSULT MY
QUINCY
QUINCY ET CHIPS S'AIMENT PAS LA FACE (version québécoise de
POURQUOI LE MONDE EST SANS AMOUR)
POUT ET REPOUT S'EN VONT EN BATEAU
AMÈMES-MOI AU RODÉO, MON AMOUR
LE FESTIVAL ET LA BOISSON
LA RIDE DES MONGOLS S'RA PAS POUR MOI C'T' ANNÉE
PITOUNE, T'ES TROP JEUNE POUR MONTER À CHEVAL AU FESTIVAL
(dédiée à nos filles et nièces)

et reprennent des classiques des Beatles:
NOUS, ON A DES CÂLISSES DE BELLES PATATES
(Lennon/McCartney)
PATATE, MA BELLE (Lennon/McCartney/Giguère)
POTATOES FIELDS FOREVER (Lennon/McCartney)



VALERIE BEDARD



FESTIVAL WESTERN DE SAINT-TITE

Un des grands moments de la bible: An 44 après J.-C.

Après avoir entendu la voix du Christ, Saint-Paul de Tarsis tombe en bas de son cheval à St-Tite.

2-19



VALERIE BEDARD



Un voleur maîtrisé par un client et la serveuse

Trois-Rivières (PVD) — Un individu de 21 ans aurait dû y penser à deux fois avant de tenter de commettre un vol au Rétro-Bar, dans la nuit de jeudi à hier.

Le suspect, Jean Déziel, a plutôt été accueilli par un client et une employée du bar qui lui ont fait comprendre qu'il n'était pas question qu'il s'empare des recet-

tes de la soirée.

«Il a quitté vers 2 h 45 puis il est revenu en trombe à 3 h 05 avec sa cagoule en me disant de lui donner le cash. Je l'ai reconnu tout de suite», raconte la serveuse, Geneviève Turgeon, ajoutant qu'il ne s'agissait pas d'un client régulier.

Le suspect n'entendait visiblement pas à rire et a fait mine

«J'ai tout de suite appelé le 911. Après ça, j'ai sauté sur le gars et je lui ai pété deux grosses bières dessus.»

de menacer le client présent pour que la serveuse obéisse à sa demande. Le client en question et la serveuse ont plutôt saisi l'individu et une bagarre a éclaté.

«Il s'est dirigé vers le seul client qui restait dans le bar, l'a pris par le cou par derrière et l'a menacé avec un marteau. Le client s'est débattu et on s'est battus. Quand

le client a commencé à avoir un peu le dessus, j'ai tout de suite appelé le 911. Après ça, j'ai sauté sur le gars et je lui ai pété deux grosses bières dessus», relate l'employée de 27 ans, qui affirme n'avoir jamais rien vu de tel en trois ans à l'emploi de cet établissement.

«Ils se sont mis les deux contre lui et ça n'a pas été long. Quand les policiers sont arrivés, le gars était bien sonné et par terre», explique pour sa part le propriétaire du Rétro-Bar, Dick Lambert.

«Nous avons fait un détour par l'hôpital pour s'assurer que son état de santé ne nécessitait pas son hospitalisation. Par la suite, il a été conduit au poste de police pour subir l'interrogatoire», explique Michel Letarte, porte-parole de la Sécurité publique.

Jean Déziel a comparu au palais de justice de Trois-Rivières hier, sous divers chefs d'accusations. Il était notamment recherché sous mandat pour des bris d'engagement, possession de cannabis et vol de véhicule.

Il est maintenant accusé de vol qualifié, voie de fait armée, port de déguisement et bris d'engagement.

Avec la collaboration de Vincent Gauthier

Une grange contenant du foin a été la proie des flammes hier, à Saint-Tite. Heureusement, le bétail n'a pas été touché.



Le fermier et ses deux fils ont été tués dans l'incendie, mais comme on dit par chez nous, « tant que les bêtes et les patates sont correctes »...



L'HALLOWEEN 1988 DE CHARLES-ÉTIENNE

Encore des tires Sainte-Catherine. Pourquoi en donner autant ? Qu'est-ce que les adultes pensent ? Que c'est bon de la tire Sainte-Catherine ? Non, c'est pas bon ! C'est dégueulasse. Charles-Étienne ne connaît personne qui aime ça. C'est pâteux dans le bouche, ça colle entre les dents et ce n'est pas assez sucré.

Toutes les papillotes en noir, blanc et orange qu'il trouve dans les sacs à bonbons, Charles-Étienne les pousse dans un coin de la table avec les autres choses qui n'ont pas l'air bons. Mais il y en a tellement, qu'il n'y a presque plus de place pour faire d'autres tas sur la table de la cuisine. Alors il les pousse en-bas en balayant de ses deux bras. La chute de ces dizaines de petits rouleaux durs sur les tuiles du plancher fait un vacarme qui normalement aurait fait hurler sa mère, si elle était encore là.

Il était si pressé de trier tous ces bonbons, qu'il en a oublié d'enlever son costume. Il prend alors le temps de retirer le masque de gardien de but qu'il avait au visage. Il n'a plus besoin de ressembler à Jason maintenant.

Un peu à gauche, il range les sacs de peanuts et de popcorn. Des trucs qui sont décevants à recevoir, mais pas autant que les tires. Le tas voisin, ce sont les tout petits sacs de chips, ceux qui se vident en deux bouchées. Il aime quand même un peu plus. Mais pourquoi seulement «nature» ? Les adultes ne pensent pas que parfois, des chips BBQ ou au ketchup ça peut faire plaisir ?

Qu'est-ce qui fait plaisir aux enfants à l'Halloween ? Des pilules colorées en bonbons, des jujubes, des caramels ou encore des «casses-gueules», ces grosses boules dures qui changent de couleur durant qu'on les suce. Il y a aussi les suçons: les petits plats, les tout-ronds, ceux qui ont

une gomme dans le milieu et les super gros en spirale – il n'en a eu seulement qu'un. Dans un autre, il met les gommes Bazooka. C'est pas mal, mais elles ne durent pas assez longtemps. Après dix mordées, ça devient raide comme un morceau de carton. Et les blagues sont tellement plates ! Dans le dernier, il empile toutes les variétés de bonbons classiques qui goûtent les fruits. Du côté droit de la table, il y a un tas pour chacune de ces sortes.

En tout cas, ses parents ont trouvé le meilleur moyen d'anéantir le bonheur de leur enfant. Ils lui avaient annoncé au début de l'automne qu'ils ne voulaient plus qu'il passe l'Halloween avec ses amis. Ils savaient pourtant comment il adore se déguiser, aller montrer le costume qu'il a fait lui-même et le comparer à celui des autres. Mais maintenant ce n'est plus possible. Plus depuis qu'ils sont entrés dans une nouvelle Église, depuis qu'ils se sont «réveillés», comme ils répètent tout le temps. Les gens de la Salle du Royaume leur ont tous bien expliqué en quoi pour les Témoins de Jéhova c'est une fête offensante pour Jéhovah et qu'il était mal d'y participer. Même chose pour Noël. Il n'y aura plus de Noël ni de cadeaux pour Charles-Étienne.

Cette annonce a été pire que s'ils l'avaient battu à coup de bâton. L'Halloween est une soirée qu'il préparait plusieurs mois à l'avance. Il commençait à réfléchir à son prochain déguisement au début de l'été, dès que l'école finissait et même que l'année dernière, il l'avait confectionné avant la rentrée. Même son père l'aidait à le fabriquer, car ça l'amusait et lui rappelait des souvenirs, qu'il disait.

Ce n'est pas possible qu'ils aient seulement décidé ça « pour son bien à lui ». Ils font exprès pour lui faire de la peine. Quand il en a parlé à Jimmy, il était du même avis que lui. Depuis l'année passée, on dirait que ses parents voulaient absolument lui faire de la peine. Ça a commencé quand ils ont commencé à se chicaner tout le temps et qu'ensuite ils ont décidé qu'ils allaient devenir des Témoins de Jéhovas.

Dans le village, tout le monde a très vite su que lui et ses parents n'étaient plus comme tout le monde. Ça ne faisait pas plaisir aux parents de ses amis. Ils ont commencé à ne plus vouloir que les parents de Charles-Étienne viennent le récupérer chez eux après une journée de jeux. Ils craignaient qu'ils leur parlent de leur nouvelle religion, qu'ils essaient de les faire devenir comme eux, disait Yves. Dans le village, son père et sa mère se faisaient crier des choses pas très gentilles de plus en plus souvent. Même les autres enfants du village commençaient à être méchants avec Charles-Étienne, même Yves, qui était son ami avant.

Au courant de l'été, son père a perdu son emploi au garage et il en a trouvé un autre à Montréal. Alors toute la famille a été obligée déménager là-bas. Charles-Étienne a dû dire adieu à tous ses amis. Enfin ceux qui lui restaient. Il a perdu les boisées et les champs où il aimait jouer, le parc et la patinoire du village, pour se retrouver dans une grande bâtisse où vivent que des vieux, où il n'y a même pas de cour pour jouer et où il ne connaît personne. Des enfants jouaient parfois dans le parc tout près, mais même s'ils le voyaient seul dans les balançoires ou les glissoires, jamais ils ne l'invitaient à se joindre à eux. Il avait beau rôder autour d'eux, leur dire bonjour, on ne lui répondait même pas. Il avait essayé deux fois de s'inviter dans un groupe d'amis qui jouaient au hockey dans un stationnement, mais à chaque fois, les gars lui répondaient qu'ils étaient suffisamment de joueurs. Si Charles-Étienne traduisait bien ce que ça voulait dire, on ne voulait pas devenir son ami.

Il a tout de même réussi à se faire un ami. Après quelques semaines, Charles-Étienne a rencontré un enfant qui habitait dans le même immeuble que lui, mais qu'il n'avait jamais rencontré plus tôt. Pourtant, selon ses parents, il n'y avait pas de famille dans cet immeuble. Ce jour-là, il jouait seul dans le corridor de l'étage en dessous avec des camions. Timide, Charles-Étienne n'avait pas osé aller lui parler la première fois. Mais quatre jours plus tard, alors qu'il jouait sur son étage à lui avec des Ninja Turtles – Charles-Étienne l'enviait beaucoup – lorsque le garçon l'a vu, il lui a demandé s'il voulait jouer avec lui. Jimmy est devenu son nouvel ami. Son seul ami.

À la fin de l'été, il a commencé dans une nouvelle école. Une très grande école où il y avait beaucoup trop d'enfants. Tellement trop, que Charles-Étienne y avait eu peur les premiers jours. Dans son village, l'école était toute petite. Ici, il se sentait tout seul parce que dans sa classe tout le monde se connaissait déjà, sauf lui. On ne lui parlait pas beaucoup. On lui disait bonjour le premier jour, parce qu'il était nouveau et la prof avait dit de lui dire bonjour. Mais seulement trois gars sont venus lui parler à la récré. C'est tout. Il était le nouveau, alors on l'appelait le nouveau et non pas Charles-Étienne. Il était trop gêné pour leur demander de l'appeler par son nom, et même pour leur répondre tout simplement lorsqu'on lui parlait. Alors quand François et Yannick se sont mis à le traiter de mongol et lui sacrer des coups durant la récré, il n'y parvenait pas davantage. Ce sont les deux mêmes gars qui jouaient au hockey dans la ruelle et qui l'avaient ignoré tout l'été et c'est autour d'eux que tout le monde tourne dans sa classe. En plus, d'habiter à deux pas de chez lui, ces deux cons qui le traitaient comme de la merde, il a fallu que Charles-Étienne se retrouve

dans leur classe. Lorsque toute leur gang s'est mise à les imiter, c'était peine perdue de se faire respecter.

Chaque journée d'école était un vrai calvaire et il devait s'accrocher à la pensée du retour à la maison pour passer au travers. Après avoir déposé son sac dans le logement, il descendait au troisième étage où il retrouvait Jimmy qui l'attendait là avec ses jouets, sans faute, à tous les soirs. Alors là seulement, parvenait-il à oublier ce qu'il vivait à l'école, car avec Jimmy il s'amusait beaucoup. Son ami n'avait pas seulement toutes les figurines que Charles-Étienne rêvait d'avoir, il avait aussi plein d'idées géniales et connaissait plein d'endroits cool dans l'immeuble. Il lui avait fait découvrir le sous-sol où, en plus de la salle de buanderie où ses parents lavaient leurs vêtements, il y avait l'atelier du concierge qui était parfois ouvert et des «lockers», une petite pièce fermée pour chaque logement, dont un n'était pas verrouillé. On pouvait s'y cacher et se raconter aussi des histoires de peur dans le noir. Jimmy aimait beaucoup les films d'horreur et il lui racontait parfois les films qu'il avait vus. Il y avait aussi plein d'objets : des outils, des bâtons de baseball ou de hockey, des manteaux et des vêtements.

« À qui appartenaient toutes ces choses ? » qu'il a demandé à son ami. Jimmy est devenu maussade. Il a dit que c'était à son père à lui, avant qu'il parte il y a plusieurs mois. Pourquoi était-il parti ? Parce qu'il était en prison. Qu'est-ce que son père avait fait de si grave pour aller en prison ? Jimmy n'a pas voulu répondre.

Un jour, à force d'entendre parler de Jimmy, ses parents ont voulu le rencontrer, mais il leur a répondu que ce n'était pas possible. Ils lui ont demandé pourquoi. Il a répondu: « parce que ». Parce que c'était comme ça. Il n'y avait pas d'autre explication. Charles-Étienne était alors tellement fâché contre ses parents pour toutes les décisions qu'ils avaient prises et qui ruinaient sa vie, qu'il jugeait qu'ils ne méritaient pas de connaître son nouvel ami. Aussi, Jimmy n'avait pas le goût de les voir à ce moment-là. Il déteste ses propres parents et les autres parents, il les trouve tous aussi cons.

Ses parents ont fini par le voir tout à l'heure, mais pas très longtemps. Ils n'ont certainement pas eu le temps de savoir que le gars qui l'accompagnait était Jimmy. Toute façon, s'ils l'avaient connu plus tôt, ils ne l'auraient pas aimé son ami, de toute manière. D'habitude, ils n'aiment même pas la moitié de ses amis et Jimmy est comme ceux que ses parents n'aiment pas. Il a les cheveux rasés courts avec un clipper et un petit toupet. Tous les gars cool à l'école portent cette coupe – dont ceux qui l'écoeurent, François et Yannick. Mais ses parents trouvent que ça

donne un air «bum» et pas sage. C'est une drôle d'idée qu'ils ont. Ils veulent que Charles-Étienne soit toujours sage et s'il joue trop avec des gars pas sages, il va devenir comme eux, qu'ils disent. De toute façon, à part Jimmy, les gars cool ne jouent pas avec lui, alors ses parents n'ont pas à s'inquiéter – « n'avaient pas à s'inquiéter », devrait-il plutôt se dire.

Malgré l'interdiction, Charles-Étienne a décidé de passer l'Halloween quand même. C'est Jimmy qui l'en a encouragé: « C'est pas parce que tes parents veulent que tu t'ennuies qu'il faut que tu t'ennuies ». Quelques soirs après l'école, ils ont préparé son costume en secret dans le locker des parents de Jimmy. Au début, il voulait se déguiser en athlète, parce qu'il y avait plein d'objets de sports dans le locker, comme des patins, des skis, des haltères. Il pensait aux Jeux olympiques, dont tout le monde parlait l'hiver dernier parce que ça avait lieu dans une ville du Canada avec un nom bizarre. Cal-quelque-chose.

Jimmy a trouvé l'idée plutôt plate. Il en avait une bien meilleure. Ses films préférés sont de la série des Vendredi 13, alors il a suggéré à Charles-Étienne de se déguiser en Jason. Tous les éléments du costume se trouvaient déjà dans la pièce: chemise de travail à carreaux, vieux masque de gardien de but et même une hache, juste assez grande pour être effrayante et assez petite pour que Charles-Étienne puisse la tenir à deux mains. Jimmy avait déjà pensé à son déguisement, mais ne lui en révélerait rien avant le soir de la grande mascarade. C'était tsi génial qu'il voulait en garder la surprise.

Ce soir, vers 18 heures, Charles-Étienne profita d'un moment où sa mère était distraite par un appel pour quitter l'appartement et les leçons qu'il devait faire et aller rejoindre Jimmy au sous-sol. Il leur fallait faire vite avant que sa mère ne s'aperçoive de sa disparition et n'alerte tous les voisins pour le retrouver. Il enfila le costume et ils sortirent par la porte de l'immeuble qui donne à l'arrière, sur la ruelle, et gagnèrent la rue. Dans l'énerverment de toute cette opération commando, Charles-Étienne n'avait pas remarqué avant ce moment que Jimmy s'était costumé lui aussi. Alors qu'ils avaient fini de courir, il venait d'ouvrir son manteau d'où apparaissaient de grandes plaies sur sa poitrine et son ventre, trois grands trous et un sillon qui lui traversait le tronc en diagonale. C'était sombre, luisant et dégoulinant. Sûrement fait avec de fausses blessures en plastique et plusieurs tubes de faux sang, comme un de ses amis du village avait utilisé l'an dernier. Il avait le visage tout pâle, presque bleu. Méchant bon maquillage. Ainsi, tel que le proposa Jimmy, il tiendrait dans leur duo le rôle de la victime et lui de Jason le meurtrier. C'était une super idée ça !

Ils avaient fait trois portes, quand il ont vu Yannick et François sortir d'un logement en ninja. Charles-Étienne s'est aussitôt jeté sous une galerie pour se cacher. C'était plus fort que lui. Ses deux bourreaux n'auraient pas manqué de l'écoeurer. Jimmy lui a alors proposé un plan qui lui permettrait à la fois de ramasser beaucoup de bonbons rapidement et de se venger: les attaquer et leur voler leurs sacs d'Halloweens. Ce serait facile parce qu'ils n'étaient pas accompagnés par leurs parents.

Lui et son complice ont fait un détour par la ruelle pour attendre les deux cons au coin d'un immeuble plus loin sur la rue. Au moment où ils passaient à leur niveau, Charles-Étienne est sorti de l'ombre, sans masque, en leur criant: « Heille, les deux tapettes, vous avez l'air trop moumounes en ninja. » Comme prévu, ils n'ont pas hésité à accourir vers lui pour lui casser la gueule. Charles-Étienne s'était déjà retiré derrière le mur de brique arrière de la bâtisse.

Yannick fut le premier à tourner le coin et ainsi le premier à recevoir la hache en plein front. Charles-Étienne fut surpris lui-même de la force avec laquelle il avait balancé l'outil au-dessus de sa tête. Le fer s'était quand même enfoncé de deux bons centimètres dans le crâne. Il n'a pas crié du tout. On dirait qu'il était déjà mort. Heureusement, François resta figé d'effroi suffisamment longtemps pour que Charles-Étienne lui envoie un coup après que Yannick ne se soit effondré au sol. Il l'a reçu sur le côté de la rotule gauche, ce qui le fit tomber à genou. Puisqu'il hurlait, il fallait le faire taire au plus vite, lui disait Jimmy. Il n'a pas eu le temps d'alerter bien des gens, car le tranchant vint se planter de côté à la base du cou et de la tête, sectionnant quelque chose qui réduisit François au silence.

Un peu surpris de ce qu'il venait tout juste de faire, il fallut que Jimmy lui crie de s'activer pour qu'il s'empare des deux sacs, les jette sur son épaule et déguerpisse vers chez lui par la ruelle. Ruelle qui était déserte, par chance, tous les enfants se promenant sur les rues principales.

C'est ainsi qu'il s'est retrouvé avec une montagne de bonbons à trier et des dizaines de tirs Sainte-Catherine à jeter. La poignée qu'il vient de lancer par terre a fait un bruit plus mat que les autres. Il constate que la marre de sang qui coulait dans le corridor s'étend maintenant dans la cuisine. C'est son père qui s'y vide. Lorsqu'il est entré, il engueulait sa mère debout dans l'entrée du salon. Il lui reprochait sa irresponsabilité et lui demandait sans doute pour la dixième fois, en donnant des coups rageurs sur le mur, comment était-il possible qu'elle n'ait pas vu ni entendu Charles-Étienne quitter. Assise dans le sofa, sa mère se confondait en excuses, noyée dans ses

sanglots. Ils ne l'ont jamais entendu entrer. Avec l'élan qu'il s'est donné sur toute la longueur du corridor, il a fiché la hache bien solidement entre les deux omoplates de son père, qui s'est écroulé, comme un arbre sur sa mère, en poussant des râles dégoûtants. Charles-Étienne croit qu'il a réussi à bien viser la colonne vertébrale. Paraît que lorsque c'est brisé, on devient mou comme une guenille.

Sa mère s'est mise à hurler de panique en voyant l'arme plantée dans le dos de son mari. Empêtrée sous sa carcasse, mais aussi figée dans une sorte de torpeur, elle n'est pas parvenue à déguerpir avant que Charles-Étienne ne lui fasse éclater la tête. Il a pourtant tardé à s'occuper d'elle. La tête de la hache était pourtant bien coincée dans les muscles et les os de son père et il dut forcer comme un dingue pour l'en tirer et après il a achevé son père d'un dernier coup, pour être certain. Maintenant qu'il y repense, il se demande comment il a pu trouver la force le faire et pour foutre des coups de hache aussi solides. Son père a un grand dos musclé, quand même.

« Jimmy », appelle-t-il, « comment je vais faire pour nettoyer tout ça moi ? »

Son ami apparaît dans la pièce, par le corridor, marchant dans la marre poisseuse sans s'en soucier.

« Tu peux prendre la moppe. C'est la seule manière que je vois. Mais ça va être long. Au fond, ça ne sert à rien. Je crois que de toute façon, tu vas devoir partir d'ici. C'est ce que mon père a fait lui aussi, après. »

Avant qu'il n'ait eu le temps de demander à Jimmy pourquoi, ce dernier lui adresse un simple « merci ».

« Pourquoi tu me remercies ?

— Pour ce que tu viens de faire.

— Faire quoi ? Tuer mes parents ? » Dire ces mots vient de lui procurer un désagréable frisson.

— Bien oui. C'est comme si tu m'avais vengé. Comme si j'avais puni mon père de m'avoir tué à coups de couteau dans le ventre lorsque tu as puni tes parents. Tu comprends ? »

Charles-Étienne ne répond pas. Il ressent soudainement une drôle de sensation qu'il ne comprend pas tout à fait, comme un étourdissement. Comme si tout ce qui l'entourait tournait un peu.

« Je retourne chez moi maintenant. » Jimmy lui envoie la main alors qu'il devient tranquillement plus pâle et transparent. Il s'enfonce dans le plancher tout en disparaissant.

Du moment que Jimmy n'est plus là, ce n'est plus du tout un étourdissement qu'il ressent, mais une décharge électrique. C'est comme si jusqu'à maintenant, tout ce qui était autour de lui, le sang, la hache, les cadavres dans le salon, il n'avait pas cru que c'était vraiment là et que tout d'un coup, il réalisait que oui, c'était vraiment là. Comme lorsqu'on rêve que l'on pisse, que ça fait du bien, qu'on est soulagé et qu'on se rend compte soudainement qu'on pisse dans son lit pour vrai.

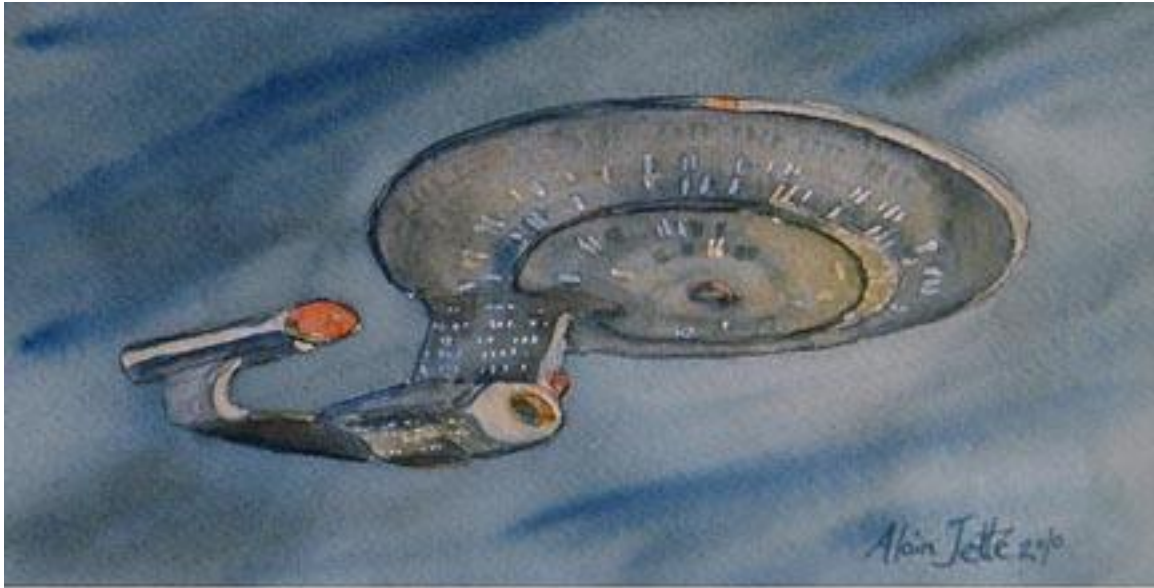
Mais qu'est-ce qu'il a fait ?

Guillaume Marchand





ALAIN JETTÉ







LILY FAURE



D'UN MONDE À L'AUTRE

C'était la fin de l'été. En cette journée d'août, l'air était chaud et sec.

Leylann poussa le battant de bois plein pour entrer dans le tambour de l'église, les couteaux à la main. Elle marqua un temps d'arrêt, le temps de s'habituer à la pénombre et retira ses lunettes avant de les déposer, avec ses armes, sur un petit banc contre le mur. Les mains libres, elle accrocha sa cape et ses gants sur la patère fixée juste au-dessus. Elle fit une pause, prit une inspiration profonde, affermit sa résolution. Elle fouilla dans sa poche droite et en sortit un large foulard bleu roi à parements dorés dont elle se couvrit la tête et les épaules. Le tissu descendait jusqu'au milieu du dos, cachant au passage des cheveux longs et très noirs noués en une queue de cheval sommaire. Une mèche rebelle lui barrait le front, cachant à demi l'oeil droit, qu'elle avait noir et légèrement bridé. Le visage ferme et volontaire, brûlé de soleil, semblait confirmer ce qu'annonçait sa tenue, qui tenait davantage de l'équipement d'aventurière que de celui de la catholique pratiquante : un pantalon beige à revers, une chemise à manches longues vert pâle soigneusement boutonnée, aux poches plaquées, et des mocassins de cuir souple.

C'était en étrangère qu'elle entrerait dans la nef.

Elle tendit la main pour pousser la porte intérieure, et une vague d'air frais lui arriva au visage, empli d'odeurs familières : celles des pierres, vaguement terreuse et humide et la triade d'encens sacrés : sauge, cèdre et foin d'odeur. Ses mocassins ne produisirent aucun bruit, mais la porte grinça. Même si *Elles* étaient déjà là, Leylann décida de ne pas regarder dans leur direction tout de suite, préférant se diriger directement vers la lumière, à sa gauche. Le vitrail bleu clair laissait passer les rayons, qui coulaient sur le bénitier puis le long du mur, pour former une tache sur le sol. Elle attendit respectueusement qu'une vieille femme se soit signée avant de s'avancer. Elle trempa le bout des doigts de la main droite dans l'eau claire et miroitante. Elle frissonna à la fraîcheur du contact, puis elle jeta quelques gouttes devant elle, à droite, en arrière, à sa gauche. De la main gauche, elle traça un geste large vers le haut et vers le bas.

Leylann prit une grande inspiration, tourna d'un quart de tour sur sa droite et avança d'un pas mesuré vers le cercle de femmes qui se trouvait au centre du transept. Une dizaine de silhouettes dressées, voilées de bleu roi de la tête aux pieds, les yeux dissimulés par l'ombre du tissu. Un puits de lumière percé dans le toit tombait sur le groupe, illuminant l'étoile des quatre directions tracée sur le sol pavé. Le symbole semblait attendre, son centre encore vide. L'une des femmes, la cinquantaine svelte, avait les yeux fermés sous ses sourcils bruns et tenait une coquille d'ormeau fumante d'où s'échappaient les odeurs végétales que Leylann avait remarquées en entrant. Elle attisait les braises avec une plume d'aigle en psalmodiant. Quand elle ouvrit les yeux – verts lumineux – sans interrompre son chant, la femme à sa droite s'écarta silencieusement pour laisser Leylann entrer à l'intérieur du cercle sacré. La jeune femme sentait un murmure invisible

courir entre elles. Le temps était venu, elle ne pouvait plus reculer. Amishta, la porteuse d'ormeau, cessa de psalmodier pour parler d'une voix claire.

« Toi, qui viens parmi nous partager nos secrets anciens, place-toi maintenant au coeur des Quatre Directions. »

Leylann s'avança sans dire mot au centre du cercle en se gardant bien de déranger les cristaux de sel. Amishta sortit du groupe pour venir face à elle. Les autres femmes les entouraient, le cercle s'était refermé. La cérémonie pouvait commencer. Amishta leva la coquille fumante, l'abaissa, puis contourna Leylann et répéta ce geste en balayant la fumée avec sa plume d'aigle. Le murmure indistinct devint plus présent et coula entre les femmes assemblées comme une poussière argentée de mots-pensées. Baignée par la lumière solaire, Amishta leva les bras doucement, les mains ouvertes. L'améthyste et l'émeraude brillaient à ses doigts. Sa voix claire provoqua un écho léger sous les voûtes de pierre.

« Que ce qui Est depuis toujours trace sa voie en ton coeur, ma soeur. As-tu apporté ta pierre sacrée ? »

Leylann acquiesça de la tête et sortit de sa poche un morceau d'ambre long comme la première phalange de son annulaire, façonné en double pyramides accolées par la base. Quatre angles et six directions. Quatre matérielles : Est, Sud, Ouest, et Nord. Deux spirituelles : le Haut et le Bas. Elle avait choisi l'ambre, dont le feu purifie, donne de l'énergie et amplifie les communications subtiles avec la matière.

Amishta tendit la main vers la résine fossile, sans la toucher encore.

« Es-tu prête ? »

Leylann acquiesça de nouveau et ferma les yeux. Amishta sortit le quartz biterminé de son sac médecine en cuir d'otarie, puis attrapa délicatement l'ambre au creux de sa main gauche. Elle passa le cristal transparent au-dessus et sourit. Leylann avait tressailli au contact.

Debout, immobile, la jeune femme entendit le murmure dans sa tête prendre la forme d'une brume et faillit ouvrir les yeux, surprise. Elle sentait la présence d'Amishta et se rasséra. La brume changeait de couleur... un vert émeraude occupa complètement son champ de vision ... le vert de la guérison. Leylann était venue pour cela, guérir de la violence et de la peur. Le soleil glissa sur elle, chaud et réconfortant, embrasant la lumière verte qu'elle sentait se diffuser dans chaque cellule de son corps. Amishta leva l'ambre taillée, une des pointes pyramidales dirigée vers le haut.

« Que ce qui était séparé soit unifié dans les Quatre Directions. »

Leylann entama son voyage immobile.

Les voix se déversèrent dans sa tête, sa peau s'illumina et frémit au contact d'un vent invisible. Du coccyx aux cervicales, ses vertèbres chantèrent, illuminées par un serpent d'or et de lumière. D'autres sens réagirent à leur tour : elle toucha chaque femme, immatérielle, et chacune l'accueillit avec douceur et légèreté, subtilement et chaleureusement. Les odeurs boisées

évoquaient l'herbe fraîche d'un monde depuis longtemps passé. Ses frontières tombaient. Les larmes coulèrent sans douleur, évacuant la peur et la tristesse. Son coeur rayonnait. Elle ouvrit les bras, paumes vers l'extérieur, pour renvoyer l'énergie vers les femmes qui l'entouraient et vers la Terre qui l'enracinait. Le cercle était maintenant complet.

La jeune femme sentit qu'Amishta prenait sa main gauche pour y poser doucement l'ambre. Leylann serra le minéral fossile dans ses mains jointes avant d'entonner le chant Navajo

Je marche sur un chemin de beauté
Beauté au dessus de moi dans le Grand Esprit
Beauté en dessous de moi dans la Terre Mère
Beauté à ma droite
Beauté à ma gauche
Beauté en arrière
Beauté en avant
Sur un chemin de beauté je marche
Qu'en conscience toujours je marche, dans la paix et l'harmonie.

Amishta ajouta : « Par la lumière du Midi, les Trois Pierres de Pouvoir et le Cristal aux Six Directions, je déclare que tu es maintenant unie à ce Cercle, car chacune ici t'a reconnue comme sa soeur. Pendant trois jours, porte attention aux signes qui te donneront ton nom, écoute le Serpent Sacré. Dans vingt et un jours le cycle sera terminé. »

Leylann était encore une novice, mais sa réceptivité s'annonçait prometteuse. Les autres femmes l'avaient acceptée dans le Cercle parce que son énergie brute, très puissante, compléterait le cercle. La force d'une guerrière, aucun doute là dessus.

Leylann sourit et ouvrit les yeux. Elle prononça les paroles attendues :

« Je vous reconnais mes soeurs, et pendant trois jours je porterai attention aux signes. Je reviendrai parmi vous sous mon nouveau nom. »

Elle quitta le groupe. Les femmes la laissèrent passer sans un mot et refermèrent le cercle. Elles ne lui parleraient pas avant trois jours. Rassérénée, elle avait trouvé sa place. Enfin, elle avait trouvé le bout du chemin.

Quand Leylann ouvrit la première porte, la chaleur l'enveloppa. Elle reprit cape, gants, couteaux, lunettes et vérifia que tout était en place avant de rabattre le capuchon long sur son visage.

Puis elle sortit par la porte extérieure, qui ouvrait sur un monde qui lui était désormais étranger.

Lily Faure

KING KONG SE MÉFIAIT ENCORE. CETTE
IDÉE DE PRATIQUER LES DANSES SOCIALES
SOUS PRÉTEXTE QU'IL ALLAIT SUREMENT
RENCONTRER UN JOUR UNE MADAME KONG
LUI SEMBLAIT UN AUTRE PIÈGE A LA CON DE
GODZILLA ...



